

LA VÉRITÉ

RÉVÉLÉE.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS.

*Ridentem dicere verum
Quis vetat ?*



A L O N D R E S.

M. D C C. L V.



AUX PEUPLES
DE
LA GRANDE BRETAGNE,
DE L'IRLANDE,
ET DE L'AMERIQUE.

PEU d'entre vous liront
cette dédicace , ou même
en entendront parler :
vous êtes cependant l'ob-
jet principal de l'ouvrage
qu'elle annonce ; & les in-
térêts qui vont être discu-

A ij

4 D E' D I C A C E.

tés, sont les vôtres, & ceux de vos enfans pour plusieurs générations.

Je veux vous faire part des lumieres que j'ai reçues de mon expérience , avant que vous preniez une derniere délibération sur celui de ces deux partis qui vous convient le mieux , de vous taire , ou de redoubler vos cris.

Vous n'avez à cet égard de loi à recevoir de per-

DE'D I C A C E. §

sonne : tout homme , toute femme en Angleterre , a , par sa naissance , le droit de crier & de hurler aussi fort qu'il lui plaît.

La voix du peuple est la voix de Dieu ; c'est ce qu'enseignoient les Whigs sous le regne de Charles II ; & vous êtes tous , si je ne me trompe , attachés plus fort que jamais à cette croyance. Tout homme de bon sens conviendra

6 D E' D I C A C E.

avec vous que la première fin du gouvernement , est le bien-être des peuples : *salus populi, suprema lex esto.*

Dans la vue des différens avantages de conve-nance ou de protection , qui résultent de l'assemblée de plusieurs , les peuples de chaque pays ont laissé aller plus ou moins de leurs privilèges. Nulle société ne peut sub-

8 D E' D I C A C E.

les peuples ne se foumettoient point aux taxes ? Toutes les différentes soumissions font autant de parties à rabattre sur la liberté originaire. Les nations qui ont pu conserver un plus grand nombre de ces droits ou privilèges naturels, font les plus heureuses, & même les plus puissantes , proportionnellement à l'étendue de leurs états. Les différens

DE'D I C A C E. 9

états de l'Europe, & entre eux, les républiques & les monarchies non absolues, réunissent plus de forces à proportion de leur étendue, que les gouvernemens absolus de l'Asie.

La foiblesse des immenses états Asiatiques montre assez que les peuples nombreux qui les composent, sont ceux qui ont le moins réservé de

10 D E' D I C A C E.

leurs privilèges naturels.
La république de Venise
a résisté à toutes les for-
ces de l'empire du Turc,
& s'est maintenue contre
ses efforts pendant une
suite de siècles. Il n'y a
point de peuple plus libre
en Europe que les Suisses :
Dans leur pays étroit &
stérile, sans le secours d'ar-
mées mercénaires, ils se
sont maintenus dans leur
indépendance ; & la résis-

DE'DI C A C E. II
tance qu'ils ont faite aux
puissantes & ambitieuses
maisons d'Autriche & de
Bourbon, les a fait à ja-
mais respecter dans l'Eu-
rope.

La liberté a peuplé la
Hollande ; & si on com-
pare son étendue à celle
de la France & de l'Espa-
gne, elle est, proportion
gardée, plus forte & plus
riche que l'une ou l'autre
de ces deux puissances.

12 D E' D I C A C E.

Il est vrai , que depuis quelque temps elle a décliné ; mais , d'où cela est-il provenu ? si ce n'est de la diminution qu'on souffert ses privilèges , par les empiétemens d'une oligarchie qui étoit sur le point de ruiner cet état , & de le vendre à la France , si le peuple n'avoit eu la force de se libérer , en se donnant un Stathouder.

DE'D I C A C E. 13

La liberté doit servir à maintenir la force , & à conserver les richesses d'un état. La liberté de parler & d'écrire , est , de tous les privilèges , celui qui est de la plus grande conséquence ; le bon ou le mauvais usage qu'on en fait , pouvant ou relever une nation , ou la perdre.

La voix du peuple a toujours été respectée par

14 D E' D I C A C E.

les rois qui n'ont pas
perdu la sagesse de vue,
& surtout par les rois
d'Angleterre. Il est essen-
tiel que les peuples de cet
état soient bien instruits.
Je suis de l'avis de Mon-
sieur Trenchard, lorsqu'il
dit : » Le peuple n'est ja-
» mais trompé, que lorf-
» qu'il est ou séduit ou
» gagné, ce qui n'arrive
» que trop facilement , à
» cause du dégoût si na-

DE'D I C A C E. 15

» turel à l'homme pour
» les vérités défagréa-
» bles. «

Le but de cet ouvrage est donc , Peuples à qui je m'adresse , d'empêcher que l'on ne vous en impose , & que l'on ne vous excite à des clameurs dont les conséquences vous feroient funestes. Tout ce que je vous demande , c'est d'entendre , de lire , & de vous faire bien inf-

16 D E' D I C A C E.

truire, avant que de pousser un cri général; & de me croire avec la plus haute vénération, & l'affection la plus sincère,

Votre, &c.

SECONDE

SECONDE DEDICACE.

A LA NATION.

L'ACCUEIL que vous avez fait à la première édition de cet ouvrage, m'engage à vous le donner corrigé & augmenté. Dès que la *Vérité révélée* a paru, les clameurs ont cessé. Ce n'étoit donc pas la voix du peuple, mais

B

18 DEDICACE.

un cri qui ne vous étoit point naturel : en effet , il étoit aussi différent de la voix du peuple , que le grondement de plusieurs chiens qui se disputent un os , est différent du rugissement du lion qui remplit les forêts : c'est - là ce qui s'appelle le vrai cri du peuple ; c'est un rugissement , qui ne se fait entendre que dans les

DE'D I C A C E. 19

grandes occasions , &
quand le peuple gémit
dans une oppreffion réel-
le. Avant que des mil-
lions d'hommes unif-
fent leurs voix , il faut
qu'ils connoiffent tous le
fujet de leurs plaintes.
On entendit le lion ru-
gir , lorfque le peuple
& le parlement confenti-
rent l'oppreffion de l'ar-
mée , fous le comman-
dement de Lambert &

Bij

20 D E' D I C A C E.

de Harriffon. Il fit entendre fi haut son rugiffement, que les commandans & leur armée fe cachèrent de frayeur dans des coins & dans des trous. On l'entendit encore rugir , lorsque le roi Jacques molesta le peuple dans fes franchises & dans fa religion ; & son rugiffement fut fi terrible dans cette circonstance, que

- le roi , la reine & les prêtres , faisis d'effroi , quitterent le royaume.

Le lion pourroit encore rugir, si on l'irritoit jusqu'à un certain point, en portant quelque atteinte à la religion Protestante , & à la liberté de conscience.

Il rugiroit encore, si la multitude étoit oppressée par des taxes qui la mettroient hors d'état de sub-

22 D E' D I C A C E.

sister, en la réduisant à la misere :

Ou s'il voyoit qu'une puissance militaire , aux gages de la nation , devînt assez formidable pour que l'on en pût appréhender la subversion du gouvernement civil :

Ou s'il voyoit le ministère en marché pour vendre le roi & le peuple à la France :

Ou s'il le voyoit trahir

DE' D I C A C E. 23

- Sa Majesté, en rendant son royaume tributaire de quelqu'autre puissant prince, sous le nom spécifique de subfides, & mettre l'empire des mers entre ses mains :

Ou s'il le voyoit, au mépris des sages dispositions du parlement, employer en subfides les fonds appropriés à payer le principal & l'intérêt de la dette publique.

B iv

24 D E' D I C A C E.

Les molestations , ou d'autres actions de la même nature , feroient capables de porter le peuple à élever sa voix : & c'est ce qu'on ne doit pas attendre des menées & des pratiques de certains séducteurs , qui , pour s'enrichir , veulent engager le peuple dans une guerre ruineuse & fatale à la nation.

C'est pour empêcher

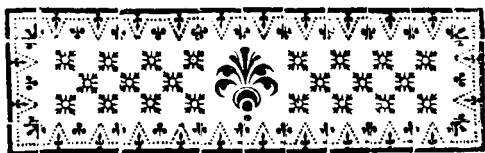
DE'D I C A C E. 25

qu'on ne vous trompe ,
peuple , à qui je m'a-
dresse , que je me fais
imprimer. La séduction
n'a point encore eu son
effet sur vous. Ceux
qui ont cherché à vous
tromper ont voulu faire
passer leurs murmures
pour votre voix. Vous
m'avez déjà accueilli fa-
vorablement ; continuez ,
& de temps à autre je
vous donnerai par la mêm-

26 D E' D I C A C E.

me voie les avis que je
jugerai vous être néces-
saires.

LA VÉRITÉ



L A V É R I T É
R É V É L É E.

Ouvrage traduit de l'Anglois.

Ridentem dicere verum
Quis vetat ?

LES esprits foibles ne peuvent pas soutenir l'aspect de la vérité. Comme il en est plus de ceux là que d'autres, elle est toujours désagréable à la multitude. Il est presque

aussi dangereux de dire la vérité aux peuples , que de la dire aux tyrans.

Le peuple d'Athènes fit périr Phocion & Socrate par le poison , parce qu'il avoit appris d'eux la vérité. Les vertueux Lacédémoniens , ennemis du mensonge , partisans de la simplicité & de l'ingénuité , s'entretenoient dans ce goût si pur & si louable , en faisant danser de jeunes filles presque nues en leur présence ; ce qui étoit même prescrit par leur loi.

Cependant ces mêmes Spartes lapiderent Lycurgue , & lui arracherent un œil , parce qu'il leur avoit fait voir la vérité. Si dans des siècles meilleurs que celui-ci , c'étoit là le fruit qu'on retiroit d'un service pareil , sans doute , Lecteur , que vous me trouvez bien fou de me hasarder , dans un siècle qui est la lie de tous les autres , à montrer à la Grande-Bretagne la vérité dans tout son jour.

Aimer son pays ; s'aviser d'être vertueux dans un siècle

de pervers ; plus d'un de ••
 ceux qu'on a fait passer pour
 fous, n'avoient pas d'autre
 folie. Le poëte *Lec* définit
 ainsi un fou, *Un homme qui*
differe de la multitude ; & il
se croyoit enfermé avec le
peu de gens qu'il connoissoit
de sa trempe, dans Bedlam
(a), tandis que tous les autres
 dont le nombre étoit infini-
 ment plus grand, étoient en
 liberté.

Le philosophe Démocrite
 a été le premier qui ait fait

(a) Petites-maisons.

remarquer aux Grecs , par l'ombre de la terre dans une éclipse de lune , qu'elle étoit un corps sphérique : les magistrats envoyèrent de la meilleure foi du monde auprès du médecin Hypocrate , pour le prier de venir guérir le philosophe Démocrite qu'ils croyoient attaqué de folie. Lorsqu'Hypocrate arriva , ils lui raconterent les tristes symptomes de la folie de Démocrite; sçavoir , qu'il disoit que le monde étoit une boule ; que les

pieds des hommes qui étoient de l'un & de l'autre côté de cette boule , étoient opposés les uns aux autres ; idée , disoient-ils , des plus absurdes , puisque , si cela étoit ainsi , il faudroit que les uns ou les autres marchassent sur la tête : enfin , pour n'oublier aucune des preuves qu'ils avoient de sa folie , ils ajouterent qu'il méprisoit l'argent , & qu'il refusoit les places. Hypocrate secoua la tête , se hâta de sortir de leur ville , & envoya la charge d'un cheval

cheval d'hellébore aux magistrats, mais non à Démocrite.

Solon & le premier Brutus eurent le renom de fous, & s'en faisoient gloire. Les génies mercénaires qui vouloient faire leur cour aux tyrans, ont donné la même épithète, ou une encore plus odieuse, au second Brutus. Voici ce que Cowley a dit de lui :

Les hauts sentimens des «
ames héroïques, sont à «
une si grande distance «

34 LA VÉRITÉ

» de notre entendement, que
» nous prenons souvent leurs
» vertus pour des vices. Hé-
» las ! notre vue est si foible ,
» que les corps qui sont agi-
» tés par le mouvement le
» plus rapide , nous paroîs-
» sent dans le repos. Nos re-
» gards ne contemplent point
» la vertu à ce degré de hau-
» teur , & notre idée ne con-
» çoit point son idée suprême
» qui puise sa force & son
» éclat dans le sein de la lu-
» mière originaire : nous ne
» la connoissons que par ses

rayons qui viennent jusqu'à «
 nous à travers notre défec- «
 tueuse nature , ou nos ha- «
 bitudes vicieuses. Mais n'en «
 soyons pas surpris : quand «
 les yeux fixés sur une onde «
 tranquille , nous y décou- «
 vrons le firmament , les af- «
 tres si prodigieusement éle- «
 vés au-dessus de nos têtes , «
 ne nous paroissent-ils pas «
 être sous nos pieds ? «

Que le monde en pense
 ce qu'il lui plaira , si l'Im-
 primeur veut de son côté se
 hasarder à m'imprimer , je

36 LA VÉRITÉ

vais du mien lui donner de la copie, & je vais révéler la vérité à ma patrie, sans m'embarrasser de l'enthousiasme dont je la vois possédée.

Je sçais bien qu'il n'est pas moins dangereux d'écrire contre les préjugés populaires que contre les tyrans : il est cependant cruel de flatter le peuple. Il y a plus ; c'est être en quelque façon suicidé. Car, si nous n'arrêtons pas le zèle frénétique & la fausse magnanimité du

peuple, & si nous ne réussif-
fons à le détromper, nous
porterons aussi notre part du
fardeau des taxes, & nous
pourrons bien être confon-
dus dans la ruine générale.

Parlons d'abord du passé :
ce sera peut-être un plus sûr
moyen de nous insinuer dans
les cœurs, que si, en vrais
barbares, nous commen-
çons par dépouiller aux yeux
de tout le monde, cette pau-
vre folie du siècle. L'exem-
ple, ainsi que l'huile sous le
rafoir, peut à la fois adoucir

38 LA VÉRITÉ

& aiguïser le tranchant. L'exemple est le défenseur des sages & le tuteur des fous. Nous avons des exemples encore tout récents, des malheurs qui ont suivi le crédit qu'on a donné aux clameurs populaires. Sans remonter plus haut que quelques années, avec quelle ardeur les marchands ne criaient-ils pas pour une guerre avec l'Espagne ! Quelques vaisseaux furent mis au pillage ; il en coûta les oreilles à un capitaine ; la clameur

publique s'éleva ; on ne faisoit rien pour l'appaiser : elle trouvoit de l'appui dans des gens très-sensés qui eux-mêmes soutenoient le parti : ils ne rougissoient point d'entendre dire & répéter : Vous allez écraser l'Espagne. *Mais vous perdrez votre marine : vous perdrez votre monde. Hé bien ! il vous faut une vengeance ; l'Espagne dans un an sera à vos genoux ; vous prendrez tous ses vaisseaux, son Amérique. Ces mêmes gens sensés avoient bien la force de dire*

que rien n'étoit plus aisé que d'affamer le vaste continent d'Espagne; qu'il suffisoit pour cela de défendre au peuple d'y envoyer aucunes provisions, & de lui interdire tout commerce avec cette nation : il n'y avoit propos si extravagant, qu'on n'osât le hasarder. Qu'est-il donc arrivé ? L'Espagne n'étant plus un marché pour nous, le prix de notre bled a baissé, & ne s'est pas relevé depuis. Les Espagnols ont donné de l'encouragement à la culture de

leurs terres , & ils ont entamé une branche de commerce , à la faveur de laquelle les Hambourgeois & les Hollandois leur ont fait passer des froments de Pologne & de Barbarie ; la France leur a fourni du poisson de Terreneuve ; & les vallées de leurs montagnes se sont peuplées du double des bestiaux qui y étoient auparavant. Ils élèvent donc aujourd'hui des bestiaux, vous les y avez vous-même encouragés par la prohibition que

42 LA VÉRITÉ

vous avez faite de leur vendre du bœuf d'Irlande. La paresse & l'oppression du gouvernement leur avoient fait perdre le goût de l'agriculture ; vous l'avez fait revivre en eux , & ils l'ont encouragé. Enfin, pour avoir voulu leur causer un préjudice par l'interruption de ce commerce , vous avez détourné son cours , & vous l'avez perdu pour jamais.

Nous nous sommes aussi lourdement trompés dans nos espérances de conquêtes

• meurtrières, que dans notre projet d'affamer l'Espagne. Nous avons armé une puissante flotte, nous avons couvert la mer de nos vaisseaux, nous avons semé les îles de soldats : quel profit en avons-nous retiré ? la perte de 20000 hommes : & c'est la maladie qui nous les enlève, sans qu'il y en ait un seul qui périsse par l'épée de l'ennemi, si ce n'est quelques centaines qui furent tués à Saint-Lazare. Avons - nous pris quelque province, ou quel-

44 LA VÉRITÉ

que ville ? nous avons pris *Porto-bello*, fans pouvoir encore la retenir. On ne peut pas en accuser les officiers ni les soldats ; l'amiral étoit un des honnêtes hommes & un des bons officiers qu'ait jamais en l'Angleterre : il avoit servi avec la plus grande distinction dans les guerres de la reine Anne, siècle de héros. Au mérite d'un brave & habile officier, il joignoit l'intégrité incorruptible de Caton ; & peut-être que sa franchise & sa droi-

ture étoient des vertus trop relevées pour un siècle de frivolité. Les officiers des troupes de terre étoient des meilleurs de ce temps là ; milord Cathcart s'étoit distingué aussi dans les guerres de la reine Anne : le général Wentworth étoit un homme d'un sens exquis , qui ne manquoit ni de prudence , ni de courage , ainsi qu'il l'a bien fait voir depuis en différentes occasions : le général Guise étoit un excellent officier. Il n'y avoit aucun

reproche à faire , ni aux matelots , ni aux soldats. D'où est donc provenu l'infortune de cette guerre ? de ce qu'elle étoit hors de propos , & de ce qu'on s'y étoit laissé persuader par des préjugés populaires. Ce furent ces clameurs auxquelles le gouvernement s'étoit trop aisément arrêté , qu'il n'avoit pas eu la force d'appaiser , qui firent porter la guerre dans des climats brûlans , où l'ennemi avoit la facilité de se retirer dans des endroits inaccessi-

bles, & se débarrassoit de vos troupes & de vos escadres, sans leur donner d'autre ennemi à combattre, que l'air & le soleil.

Vous avez fait sur mer quelques prises importantes; mais votre dépense tirée des fonds publics, n'a-t'elle pas chargé le pauvre de taxes? & cette dépense n'est-elle pas seulement rentrée, par ces prises, dans la poche du capitaine & des armateurs? Si cela est arrivé ainsi, vous avez donc donné l'argent du

48 LA VÉRITÉ

peuple aux officiers & aux matelots. Mais ce n'est pas encore tout : une escadre coûte un million sterling à équiper : les prises faites peuvent monter à 200000 liv. sterling : la taxe d'un million est absorbée : les armateurs gagnent 200000 liv. sterling, & le public en perd 800000.

Nous avons envoyé une escadre, pour faire la conquête du Pérou ; un des vaisseaux de cette escadre a fait le tour du monde, & a ramené

mené une fameuse prise : mais on n'en est redevable qu'à la persévérance du commandant ; car de cinq , il n'y en eut qu'un qui put faire le voyage. Si nous parlions le langage des anciens , nous dirions que le génie de la Grande - Bretagne l'accompagnoit , & que c'est lui qui , pour nous rendre notre ancienne vigueur , nous a fait remporter en mer ces victoires qui ont donné la paix à l'Europe. Après plusieurs batailles malheureuses en

Flandres, Berg-op-zoom & Mastricht pris, lorsqu'il n'y avoit plus de place capable de s'opposer à l'entiere conquête de la Hollande, nos succès sur mer ont sauvé l'Europe, en contraignant la France à rendre ses conquêtes.

Nous avons dit que l'Angleterre n'a pas gagné un pouce de terrain : mais qu'est-ce que l'Angleterre a gagné par la guerre d'Espagne, à laquelle elle a aussi été poussée par des clameurs ?

ce qu'elle a gagné ? deux guerres ; celle là , & la guerre de France , qui est venue après ; car , si nous n'eussions pas entamé la guerre contre l'Espagne , & que nous ne l'eussions pas forcée à se servir des armes de la France , celle-ci n'auroit pas osé attaquer la maison d'Autriche , & n'auroit pas fait un empereur subalterne de Baviere. L'Espagne auroit été jalouse de la France , & se feroit rangée de notre côté ou de celui de la maison d'Autri-

che , si par notre témérité , nous ne l'avions pas forcée à implorer le secours de la France pour se défendre de nos flottes.

Nous avons encore gagné quelque chose de plus par ces deux guerres ; nous nous sommes délivrés d'un grand homme d'état , & d'un ministre sage & expérimenté. Outre l'avantage de s'être libéré de ce pacifique ministère Wigh , l'Angleterre a fait l'acquisition d'un bon nombre d'orateurs patriotes , &

ces messieurs ont eu des places.

*Aut si non aliam venturo fata Neroni
Invenêre viam— Scelera ipsa nefasque
Hâc mercede placent.*

Luc.

Nous avons gagné de dépenser quatre-vingt millions; la nation a gagné de s'endetter de quarante millions. Les traitans , agioteurs , Juifs & usuriers ont gagné des prunes ; les empereurs , les rois & les électeurs ont gagné des subfides ; & enfin l'Angleterre a gagné une paix.

Voilà l'énumération des

54 LA VÉRITÉ

différens gains que nous avons faits ; il nous en est demeuré la plus grande partie. Nous aurions pu encore gagner le pape , le prétendant , le diable & ses cornes ; mais le ciel dans sa clémence a bien voulu nous priver de ce gain-là. N'en remercions pas au moins cette multitude effrénée & tumultueuse , qui a poussé des têtes plus sages à nous faire combattre avec des forces inférieures *pro aris & focis*. Tout homme capable de réflexion , doit fré-

mir à la seule idée des dangers dont la providence nous a garantis. Combien de fois le roi lui-même n'a-t'il pas été exposé, ainsi que la famille royale ? Combien de fois la nation n'a-t'elle pas été sur le bord de sa ruine ? Et combien de miracles il a fallu pour la sauver ! Et tout miraculeux qu'il est en effet , que l'Angleterre , sans être appuyée d'aucun autre allié que ceux qu'elle soudoyoit , ait pu soutenir une guerre ; nombre de gens veulent en-

core nous embarquer dans une nouvelle guerre.

C'est sans contredit l'intérêt des Jacobites , s'il y a de telles gens parmi nous , de nous exciter à la guerre. Il n'y a pas d'autre chance à espérer pour eux dans leur situation désespérée. Ils y sont encore poussés par le motif de la vengeance du traitement que les François ont fait éprouver à leur maître ; & c'en est assez pour qu'ils fassent tout le mal dont ils sont capables. Mais comme

ils ne peuvent que gronder entre leurs dents , ils le feront en demandant la guerre , quoiqu'elle ne les achemine à rien , & que leurs espérances soient aussi mal fondées à cet égard là qu'à bien d'autres : car la France ne leur prêterait jamais aucun secours ; elle a manqué trop essentiellement à leur maître , pour qu'il puisse jamais attendre d'elle ni pardon ni confiance.

Les agioteurs , les usuriers & les Juifs ne manqueront pas de crier pour l'honneur

58 LA VÉRITÉ

de l'Angleterre , dans le sens qu'ils le prennent ; c'est-à-dire , un honneur crapuleux , ou le haussément de l'intérêt de l'argent. Mais ils feront aussi trompés dans leurs espérances ; car si une guerre devient trop onéreuse à la nation , comment l'intérêt fera-t'il payé ? Il faudra bien que le capital qu'ils ont à présent entre les mains, tombe à proportion du haussément d'intérêt ; & de cette forte , ils perdront plus sur le principal de leur argent pla-

cé, qu'ils ne gagneront par le haussement d'intérêt sur leur caisse flottante.

Les femmes verront la guerre avec plaisir. De nouveaux amans remplaceront auprès d'elles , les anciens qui auront obtenu du service. Peut-être aussi le haussement de l'intérêt de l'argent les flatte-t'il. Mais qu'elles prennent garde de s'y tromper ; il faudra qu'elles perdent à la vente de leur capital. En effet , si les clameurs de la nation forcent le gouverne-

ment à la guerre, & qu'on en vienne à emprunter à plus de 3 p. $\frac{2}{3}$, le capital des fonds présens doit baisser à proportion de ce que l'on emprunteroit au dessus de 3 p. $\frac{2}{3}$: de cette sorte le gouvernement empruntant à 3 $\frac{1}{2}$ p. $\frac{2}{3}$. (il faut espérer qu'il n'y fera pas réduit), l'intérêt de 3 p. $\frac{2}{3}$ baisseroit à proportion; & une femme qui auroit un fonds de 1000 liv. st. à 3 p. $\frac{2}{3}$, ne pourroit le vendre à un prix assez haut pour placer son argent sur

les nouveaux fonds : on pourroit bien ne lui offrir que 900 liv. de ses 1000 liv. de capital : & si le gouvernement étoit poussé à des extrémités encore plus dures (ce dont le préserve la Providence), & qu'il fût contraint d'emprunter à 4 p. $\frac{2}{3}$, ce fonds de 1000 liv. à 3 p. $\frac{2}{3}$, ne vaudroit plus que 750 liv. ; ce qui fait voir que son capital décroîtroit plutôt que d'accroître , & que le haussement de l'intérêt de l'argent , ne lui feroit d'aucun avantage.

Il faut bien que les officiers demandent la guerre à cor & à cris ; autrement on croiroit qu'ils redoutent l'occasion de se battre. Cependant Annibal , & avant lui Phocion, qui étoient dans ces temps-là, au dire du capitaine Bluff, de fort bons vivans, furent les premiers à conseiller la paix à leur nation , sitôt qu'ils ne virent plus de son côté la supériorité. Mais le capitaine Bluff dit aussi qu'un Annibal de nos jours feroit un pauvre fire. Les

enfans de Mars & de la gloire
se flattent-t'ils qu'une guer-
re avec la France seule ,
dans la conjoncture présen-
te , pût ajouter quelque chose
à l'honneur & à l'avantage de
leur profession ? Suivant le
système établi par les ora-
teurs , il ne doit point y avoir
de guerre sur le continent ;
c'est - à - dire , il y aura une
guerre sans guerre ; mais cet-
te guerre-ci est une guerre
d'orateurs , comme la der-
niere étoit une guerre de
marchands ; c'est par consé-

doit faire honneur à ma logique.

Pour les matelots & les mariniers , c'est à bon droit qu'ils demandent la guerre , afin de pouvoir se nourrir : car des prises sont de bien bonnes choses. Mais pourquoi des curés la demandent-ils aussi , eux qu'elle oblige à payer plus de taxes , & par conséquent à retrancher de leur ordinaire ? c'est une question qu'il est intéressant de discuter. Ceux qui aiment à vivre en paix , &

qui ne font point partifans des abftinences fuperftitieu-
fes, puisqu'ils font protes-
tans, pourquoi defirent-ils
la guerre ? Ce n'eft furement
pas qu'ils foient de ces gens
toujours portés à fe décider
fans connoiffance de caufe ;
c'eft plutôt parce que leurs
protecteurs demandent auffi
la guerre , & que la route
pour s'avancer, eft , *Jurare
n verba magiftri*. Ou bien,
c'eft que la lecture des ga-
zettes eft une pâture d'autant
plus agréable pour eux, qu'el-

les font chargées de plus d'événemens sinistres & de batailles sanglantes. Il n'est furement pas de l'intérêt de l'église , ni de ses membres spirituels , d'avoir la guerre ; puisqu'elle diminue leur revenu en augmentant la taxe des terres & les autres taxes , & qu'elle retranche une bonne partie des droits sur lesquels ils vivent. Car ils n'ont retiré aucuns frais funéraires de l'enterrement de ces milliers d'hommes qui sont morts en Flandres , ou aux

Indes occidentales. Mais ,
raillerie à part , les ecclésiastiques de toutes les espèces , soit anglicans ou non-conformistes , devroient appaiser ces clameurs étranges , par lesquelles les peuples demandent la guerre. Ils ont de l'éducation ; & l'histoire doit leur avoir appris que des guerres effrénées , entreprises contre des nations plus fortes , ont ruiné la liberté des états , de même que des guerres défensives que l'on ne pouvoit éviter , ont fait

leur honneur & leur salut ;
que jamais on ne devrait
employer les clameurs du
peuple pour animer les prin-
ces à la guerre , puisqu'ils
n'y font que trop disposés
par l'espérance de s'immorta-
liser & de s'aggrandir. Le
cri du peuple devrait être
pour la paix , sur-tout quand
la supériorité des forces est
entièrement du côté de l'en-
nemi. Le meilleur des li-
vres dit : » Si un roi marche
» avec 20000 hommes con-
» tre un autre qui n'en a que

10000, il envoie pour faire la paix avant que d'être arrivé. »

C'est porter un préjudice notable à un prince, ou à un ministre, que de les forcer par des clameurs populaires à la guerre. Un prince magnanime qui entend tous ces cris, a de la répugnance pour les calmer ; il veut épargner à sa gloire le reproche de lâcheté, reproche qu'un grand prince redoute plus que la mort. Un ministre prudent, tout persuadé qu'il est du danger,

72 LA VÉRITÉ

ne peut s'empêcher de céder aux clameurs du peuple , & à la résolution où on a porté le prince , quoiqu'il aimât bien mieux lui donner cet avis du Soleil au téméraire Phaëton :

Parce , puer , stimulis , & fortiùs utere loris.

Les orateurs ont acquis , par l'ancien usage , le droit de sonner le tocsin pour la guerre. Démofthènes , par le torrent de son éloquence , renverfa l'esprit aux Athéniens & aux Thébains , & leur fit déclarer la guerre à

Alexandre le grand. Thèbes fut prise , saccagée , brûlée , les habitans ou tués ou vendus , & Athènes perdit sa liberté. Le grand Cicéron aida , par une conduite toute semblable , à ruiner sa patrie. Il animoit le peuple pendant que Pompée étoit en Grèce , où , par l'économie la mieux entendue , il conservoit cette armée confiée à ses soins , dans laquelle il étoit persuadé que résidoit le salut de Rome , en évitant sagement , comme un autre

Fabius , l'occasion d'une bataille. Le cri général étoit pour se battre ; Pompée s'étoit mis au dessus du jugement du vulgaire , & restoit fermement attaché à son opinion & au salut de Rome : mais quand Cicéron eut joint ses cris à ceux du peuple , Pompée se rendit , & marcha à cette fatale bataille de Pharsale.

Je vois sans étonnement la noblesse demander la guerre. On ne peut la soupçonner d'aucune mauvaise in-

tention. Un gentilhomme est délicat sur le point d'honneur ; il ressent jusqu'au vif la plus légère impression. Mais pour les plébéiens, qui ont des prétentions moins relevées, ils devroient s'appliquer à tempérer leur passion héroïque. Ce sont eux qui supportent la plus lourde partie du fardeau des taxes : *Plectuntur Achivi*. La guerre occasionne de nombreuses armées, & amasse des provisions en grande quantité pour les branches

76 LA VÉRITÉ

cadettes des grandes maisons ; & comme, nonobstant l'acte du mariage, il s'en faut beaucoup qu'il y ait assez d'héritières pour tous les cadets des familles nobles, il faut qu'il y en ait quelques-uns qui servent de pâture à la poudre à canon.

Les marchands, les manufacturiers, les constructeurs de navires, & une infinité d'autres, nourris des fruits de la navigation, sont bien fondés à demander la guerre.
(Les vendeurs de chaffe

prônent les reliques.) Mais leur ardeur se rallentiroit peut-être , s'ils se donnoient la peine de considérer l'énorme prix qu'ils ont donné pour leur courte moisson, au commencement de la dernière guerre ; & combien le commerce a souffert vers la fin, de la demande subite qu'avoit occasionné le premier armement des grandes escadres.

Les gazetters doivent aussi incliner pour la guerre. Après les séditions politi-

ques & les aventures privées, ce sont les nouvelles de la guerre qui rendent leur marchandise d'un meilleur débit: mais ils n'y trouveront peut-être pas tout l'avantage dont ils se flattent ; car s'il se vend plus de gazettes, il y aura aussi un plus grand nombre de gazettiers.

Il y a tant de gens dans tous les états , à qui la guerre semble être d'une nécessité absolue , qu'ils réunissent leurs clameurs , & que le cri pour la guerre devient géné-

ral. Cette guerre est cependant préjudiciable à presque tous ceux qui la demandent ; mais c'est ce que chacun ignore , faute de se donner le tems de la réflexion.

Dans les gouvernemens mixtes , où l'oligarchie & ceux qui gouvernent ont le pouvoir exécutoire , limité cependant par le peuple dans des assemblées générales , il est assez ordinaire que ceux qui gouvernent inclinent pour la guerre , & qu'en particulier ils suscitent des cla-

meurs pour la demander ;
parce qu'ils ont en leur disposition les espèces & les places, qui se multiplient toujours en tems de guerre. Ce fut de cette manière que le sénat de Rome excita le peuple à la guerre , jusqu'à ce qu'il eût ruiné la force des plébéiens ; & après avoir par ce moyen détruit l'égalité , les sénateurs acheterent de ces mêmes plébéiens , les terres que les charges de la guerre les forçoient de vendre , & ils les tinrent dans la plus dure

re

re oppression ; de sorte que les conquêtes de Rome accrurent la misère des plébéiens , à tel point qu'ils firent le procès aux Gracques & à Marius , & qu'enfin , ne pouvant autrement secouer le joug des sénateurs , ils se rendirent esclaves de César , pour qu'au moins leurs tyrans devinssent leurs égaux dans la servitude.

Dans les monarchies mixtes , la couronne s'est plus d'une fois servi de l'ardeur des braves , & des agitations

de la partie la plus remuante de la nation , pour exciter des clameurs de guerre , par où le pouvoir de la couronne reçoit toujours de l'accroissement.

Comme toutes les taxes & toutes les places sont en la disposition des membres du gouvernement qui ont le pouvoir exécutoire , un roi , dans les constitutions *gothiques* , ne peut lever de taxes , que ces mêmes taxes n'accroissent son pouvoir ; principalement par le grand

nombre de places auxquelles il peut nommer pour la recette & dépense ; de sorte que des guerres fréquentes doivent non-seulement augmenter le pouvoir de sa couronne , mais même à la fin le rendre absolu. Henri VII étoit si persuadé de la vérité de cette maxime , qu'il cherchoit des occasions de guerre avec la France , exprès pour faire son profit de la bonne volonté toute ingénue de ses Anglois. Il se faisoit donner des subsides , il

levoit des troupes ; & ensuite il faisoit la paix , en se détachant des points qui avoient fait la contestation : mais il étoit parvenu à son but. La noblesse qui avoit fait , pour la campagne , des préparatifs ruineux , n'étoit plus si orgueilleuse , & recevoit de lui plus facilement la loi : le peuple étoit apprivoisé aux taxes : & le pouvoir du roi s'accroissoit par le nombre des collecteurs , qui étoient devenus ses créatures , & par les sommes dont

il avoit rempli ses trésors.

On a fait usage de cette politique de guerre , vraie ou fausse , en France , en Espagne & dans tous les royaumes Gothiques ou Germaniques , pour élever la couronne , & pour abaisser le peuple : & c'est ainsi qu'on est parvenu à expulser la liberté de presque toute l'Europe. En Turquie , l'état ignore ce que c'est que de crier pour la guerre ; il n'y a jamais qu'une partie de la cour ou du ministère qui

exerce cette pratique contre l'autre. Ce fut de la sorte que Cara - Mustafa , ou Mustafa - noir , se servit de l'ulama , ou loi , pour joindre les janissaires ou l'armée , & les soldats du Levant ou de la marine , dans la même ville , pour la guerre ; & qu'il s'empara du commandement de la plus grande armée qu'un visir puisse jamais avoir à ses ordres , & des plus grandes richesses que puisse jamais posséder un premier ministre. D'abord il avoit le muf-

ti & le capitan - bacha pour adversaires. Voici l'artifice qui le conduisit à ses fins : Le grand-seigneur avoit de la répugnance pour la guerre ; & le musti, ou chef de la loi, étoit totalement opposé à ce parti, ainsi que le testedar, ou trésorier. Mustafa eut l'adresse d'engager, sans y paroître, le capitan-bacha, ou grand amiral, qui étoit allié avec le musti, à demander la guerre : celui-ci se laissa persuader que cette guerre ne se feroit que

fur mer ; & comme il lui parut que ce feroit un moyen de diminuer le crédit du visir , en augmentant le sien , il entraîna dans son avis le mufti , que le motif de leur alliance acheva d'y déterminer. La guerre fut déclarée ; le visir alors voulut qu'on la fît fur le continent : il assiégea Vienne. Le mufti & le capitán-bacha dupés si étrangement , éleverent leurs clameurs contre Cara-Mustafa , qui perdit la bataille de Vienne & la tête presque

en même temps. Denys , par ses menées & ses pratiques secrètes , poussa les Syracusains à demander la guerre. Les sénateurs , trop pacifiques à son gré , avoient abandonné l'honneur de Syracuse. Le peuple , qui se laisse trop aisément persuader , le nomma général contre les Carthaginois. Qu'en arrivait-il ? Il fait aussitôt la paix , & devient tyran de Syracuse. Agathocles marcha sur ses traces avec le même succès ; & comme l'autre , com-

mença par maltraiter le sénat , en même temps qu'il cherchoit à captiver la bienveillance de l'armée. On étoit si bien au fait de cette ruse en Grèce , qu'elle y avoit donné lieu à la fable , où le loup conseille gravement au berger de se défaire de ses chiens doux & caressans , par où on entendoit le sénat ; & de donner ses moutons à garder aux loups plus faits pour la guerre.

Il est étonnant qu'on n'entende crier que pour la guerre

je, dans un pays tel que celui-ci, où il n'y a pas un seul homme à qui elle ne soit préjudiciable, excepté à un petit nombre d'officiers, aux trésoriers & aux traitans.

Les artisans, qui sont le plus grand nombre & le soutien d'un état, sont les premiers à se ressentir des maux de la guerre, & ceux à qui elle est le plus fatale. Les plus robustes & les plus capables d'entr'eux, sont forcés pour le service sur mer,

ou engagés pour celui de terre. Leurs parens , leurs enfans , leurs femmes qui vivent du fruit de leur labeur , deviennent , privés de ce secours , des charges pour la république ; & il faut qu'ils périssent par la faim , si on ne consent à les soutenir. Les matelots ne sont pas plutôt forcés , que les vaisseaux marchands demeurent avec leur charge dans le port , à moins que , par faveur , ils n'obtiennent une protection. Or , le pouvoir d'accorder

cette faveur augmente le pouvoir de la couronne plus que nos ancêtres ne l'auroient cru nécessaire , lorsqu'ils se défendoient des droits de vaisseau. Tous les vaisseaux ne peuvent obtenir des *protections* ; s'ils en obtenoient tous , il ne resteroit plus personne à *forcer* : Il faut donc qu'il en demeure un grand nombre ; tandis que les marchés pour lesquels étoit leur destination , reçoivent des nations neutres ce qu'ils devoient y

porter. C'est ainsi que le canal du commerce étant détourné, le négociant se précipite dans sa ruine ; parce que les marchandises dont les retours devoient acquitter les lettres de change de ses marchands, se gâtent & se corrompent à bord. Le marchand & le manufacturier ne souffrent pas moins du mauvais état des affaires du négociant, qui ne peut plus acheter ni payer ; & le commerce général du royaume perd son ressort & son

activité. Le pauvre s'en aperçoit le premier , par l'accroissement de sa misère ; & à la longue , le riche devient pauvre.

Mais ceux qui souffrent le plus de la guerre , sont les gentilshommes qui vivent dans leurs terres & de leur revenu , & les propriétaires des fonds & actions.

Le gentilhomme de province paye non-seulement une taxe des terres accrue depuis deux jusqu'à quatre schellings par livre ; mais il

faut aussi qu'il paye plus cher toutes les marchandises étrangères. Le thé, le sucre, le vin, la soie, les toiles de Hollande, &c. augmentent de prix, à proportion du risque de la navigation, & les marchandises du cru de l'Angleterre se débitent moins facilement : Car il faut bien donner le bled & les draps à meilleur marché aux marchands qui exportent, pour les mettre en état, lorsqu'ils seront arrivés dans un port neutre étranger, de vendre ces denrées

rées au même prix que les vend un vaisseau neutre qui n'a point d'assurance à payer: il faut donc lâcher les marchandises du cru de l'Angleterre à assez bon marché, pour qu'elles puissent entrer en concurrence avec celles de l'étranger; & cette diminution se fait sur le prix originaire payé au laboureur, au fermier, ou au manufacturier Anglois. Le gentilhomme de province n'obtient point, comme les courtisans sont à portée de le

faire , des places pour ses fils dans le service ; cela est bon pour des grands seigneurs , ou des membres du parlement : c'est avec grand'peine qu'il obtient une commission d'enseigne , sans l'acheter ; c'est-à-dire , en donnant 300 ou 400 l. st. pour cette commission , qui produit environ 50 liv. st. par an. Le fils ainsi pourvu de sa commission , paye ensuite quinze ou vingt livres sterling de frais de régiment ; il lui faut un équipage , & il

ne peut vivre fans dépenfer beaucoup plus que fa paye. Il eft donc avéré que le gentilhomme de province paye bien la liberté d'avoir fon fils au fervice. Mais , dirait-on , l'avancement doit-il être compté pour rien ? Oui. L'on avance ; mais la néceffité de la dépenfe augmente à proportion de la paye , à tel point , que tout officier qui veut vivre avec décence , eft toujours obligé d'y mettre du sien ; & les dépenfes indifpenfables dans le fervi-

ce en ont forcé plus d'un , quoique très-sage , à s'endetter. Un fils à la guerre coûte beaucoup plus à son père , que s'il l'eût gardé chez lui ; & beaucoup plus encore que s'il l'eût élevé pour le barreau , pour la faculté de médecine , pour l'église ou pour le commerce : & il y a cependant dans ces professions un gain plus sûr & qui coûte moins à acquérir. Les lords chancelier , les archevêques , les docteurs , les marchands , com-

me Radeliff, Sloane , Heathcote , Delmy , Craſteen , ont laiffé de plus grands biens qu'aucun général d'armée , à l'exception du duc de Marlboroug ; & ce ne fut affurément pas tant par ſa paye , que par l'économie de ſa femme & la ſienne propre ; & auſſi parce qu'ayant le ſecret de l'état , il trouva un bon emploi pour ſon argent ; & il faut néceſſairement que celui-là gagne , qui voit le deſſous des cartes.

La guerre eſt non-ſeule-

ment fatale à tous les gentilshommes de province, & à tous les terriens ; elle entraîne encore la ruine des propriétaires des fonds & actions : En effet , l'argent qu'ils ont étant à 3 p. $\frac{6}{10}$, s'ils vendent , il faut que ce soit en perdant plus sur le principal, qu'ils ne gagnent en passant à un nouveau prêt ; & s'ils vendent à perte , pour prêter à un fort intérêt , ou bien ils feront remboursés à la paix , ou bien ils souffriront une réduction. Suppo-

fé qu'un homme vendît à 90, pour faire un nouveau prêt à 4 p. $\frac{2}{5}$; alors les 110 liv. qu'il auroit vendu pour prêter 100 liv. ne lui rapportant plus que 3 p. $\frac{2}{5}$, il auroit perdu 10 p. $\frac{2}{5}$ par ce trafic.

Quelques-uns disent que le fonds d'amortissement est engagé pour être employé à payer les dettes publiques qui existent aujourd'hui. Si cette application avoit réellement lieu, & si chaque année on payoit un million aux anciens créanciers, le gou-

vernement trouveroit plus aisément de nouveaux prêteurs : Il y a plus ; le même argent , duquel on auroit acquitté l'ancienne dette , étant prêté une seconde fois , en formeroit une nouvelle. En même temps que le gouvernement emprunte à 4 p. $\frac{c}{2}$, les présens propriétaires perdent la quatrième partie de leur principal pour toute espece d'emploi. Ont-ils ou la dot d'une fille à payer , ou une lettre de change à acquitter ? Au lieu de vendre

1000 liv. à 3 p. $\frac{2}{3}$ pour le faire , il faut qu'ils vendent plus de 1300 liv. si l'action est tombée à 75 , ce qui est la proportion entre 3 & 4 p. $\frac{2}{3}$; & si un pere est convenu de donner 1000 liv. de dot , & qu'il ait seulement une action de 1000 liv. à 3 p. $\frac{2}{3}$, il n'est en état de donner que 750 liv. ce qui peut faire manquer un mariage.

Comme je ne me suis attaché jusqu'ici qu'à faire voir comment ces clameurs peuvent nuire à un chacun

dans son intérêt particulier (intérêt, qui, dans ce siècle affecté au génie du patriotisme, est bien peu considéré); je crois nécessaire à présent de faire voir le préjudice qui en peut résulter pour l'intérêt public. Si ce n'étoit pour l'avantage & pour l'honneur de la nation, il n'y auroit aucun Juif ni usurier qui demandât la guerre. Si ce n'étoit par tendresse pour la gloire de la nation, entendroit-on un seul traitant crier à la destruction sur les Fran-

çois ? Il est bien certain sans doute que c'est par un pur esprit de patriotisme désintéressé , qu'ils souhaitent de fournir au public tous ses besoins *gratis*. Considérons donc si ces clameurs sont pour le bien & pour l'honneur de la nation ; & si cela se trouve être ainsi, joignons nos cris à ceux de la multitude. Mais si nous voyons au contraire que cela soit la ruine de la nation , rien ne peut assurément nous obliger à solliciter notre destruction ;

La France entretenoit dans la dernière guerre 450000 hommes, tant sur terre que sur mer. De ce nombre, il y en avoit 20000 sur mer; & ces 20000 coûtant trois fois plus que pareil nombre de troupes de terre, on peut estimer la dépense totale sur le pied de 490000 hommes. L'Angleterre entretenoit environ 100000 hommes, dont il y en avoit autour de 45000 sur mer; ce qui étant estimé comme 3 à 4, fait 190000 hommes. Il est donc conf-

tant que les François ont plus du double de nos forces.

Les Romains pensoient toujours avantageusement de la supériorité du nombre ; c'étoit même un proverbe chez eux , qu'Hercules en avoit assez d'un seul antagoniste à la fois. Mais cela ne conclut rien pour l'Angleterre : il n'y a pas de garçon de boutique à Londres qui ne se croie plus fort qu'Hercules ; aussi il n'y a pas d'Anglois qui ne soit assez fort

pour battre trois François ;
cela passe pour certain : à ce
compte , la seule Angleterre
est plus que suffisante , par le
nombre d'hommes, pour bat-
tre la France.

Quant au revenu : la Fran-
ce , en temps de paix , leve
environ trois cent millions
de livres , ce qui ne fait pas
quinze millions st. ; en temps
de guerre , elle leve dix-
huit ou dix-neuf millions st.
L'Angleterre leve par la ta-
xe du malt 75 0000 livres ;
& la taxe des terres rapporte

en temps de paix, à 2 sols, 1000000 liv., & en temps de guerre, à 4 f., 2000000 liv. Quant aux autres taxes, elles sont appropriées à la liste civile, & à payer l'intérêt de quatre-vingt millions de dettes, & le surplus à amortir leurs capitaux: ce surplus est appelé le fonds d'amortissement. Il y a des gens qui feroient d'avis que ce fonds d'amortissement fût appliqué en temps de guerre, aux charges annuelles de la guerre : mais

il n'est pas probable que le parlement veuille rien changer à l'*appropriation* ; car ce n'a été que sur la foi de cette appropriation , que les créanciers publics se sont soumis à une réduction , afin que par ce moyen le capital pût être en sureté , quoique l'intérêt fût diminué. Or , comme les 3 & $3\frac{1}{2}$ p. $\frac{6}{10}$, sont de beaucoup insuffisans , il y a lieu de croire que le fonds d'amortissement sera scrupuleusement appliqué à payer les anciennes dettes ;

après

après quoi les présens créanciers auront la facilité de prêter leur argent à fort intérêt, si le gouvernement se trouvoit dans l'obligation de donner un fort intérêt : ce que je ne crois pas devoir arriver. Je veux dire, si le gouvernement donne un plus haut intérêt que 3 p. $\frac{2}{3}$, il appliquera sûrement le fonds d'amortissement à acquitter l'ancienne dette, suivant l'appropriation ; parce que c'est une justice due aux anciens créanciers , & que l'Angleterre a

toujours agi avec autant de justice que d'exactitude envers ses créanciers ; ce qui a maintenu son crédit : & le parlement ne prendra assurément aucun parti préjudiciable à ce crédit de la nation , dans un temps où elle en a le plus de besoin. C'est pourquoi je suis persuadé qu'on ne manquera pas d'appliquer avec la plus grande exactitude le fonds d'amortissement à payer la présente dette.

J'ai dit que je ne croyois

pas que le gouvernement fût dans l'obligation de donner plus de 3 p. $\frac{2}{3}$; ce qui fait que je pense aussi, & que je me persuade que le zèle de tous les patriotes qui crient pour la guerre , fera qu'ils prêteront volontiers à 3 p. $\frac{2}{3}$, & que cela me paroît d'autant plus nécessaire, que pour tous les besoins auxquels ne suffisoient pas la taxe de terres & celle du malt, il faut ou emprunter ou imposer de nouvelles taxes. Or de nouvelles taxes ne peuvent

se mettre que sur des choses qui n'ont jamais été taxées , ou sur celles qui le sont déjà , en augmentant leurs taxes. Il se trouvera peu de choses qui n'aient été taxées , à moins que ce ne soit de celles par la taxe desquelles les sujets seroient si oppressés & si appauvris , qu'il leur deviendrait impossible de faire dans les autres branches déjà taxées , la consommation qu'ils ont coutume de faire ; d'où il résulteroit toujours une perte dans quelque au-

tre branche , qui compense-
roit l'augmentation de cette
nouvelle branche de revenus.

La ressource d'augmenter
les impôts & les excises , ne
feroit pas meilleure. On a
éprouvé que plus les impôts
sont pesans , moins ils rap-
portent ; & que , quand on a
diminué de leur poids , les
revenus se sont augmentés.
Il est probable que l'on ne
peut soutenir la guerre qu'en
empruntant autant de mil-
lions par an qu'elle oblige-
ra d'en dépenser , & en don-

nant un intérêt. C'est pour-
quoi il est très-nécessaire de
maintenir le crédit , afin que
les prêteurs n'aient pas de
répugnance d'accepter un
bas intérêt ; & rien ne peut
mieux contribuer à mainte-
nir le crédit , que d'appliquer
le fonds d'amortissement avec
toute l'exaëtitude possible à
acquitter la dette.

Il est d'autant plus néces-
saire de conserver soigneu-
sement le crédit , que l'on est
privé aujourd'hui d'une gran-
de ressource pour l'emprunt ;

je veux dire les lotteries. C'étoient des ressources infailibles : mais malheureusement la dernière s'est trouvée un peu trop défavantageuse (parce qu'on prenoit 10 p. $\frac{9}{10}$) ; & il est probable que toutes les nouvelles lotteries qu'on pourroit faire , ne seroient pas remplies.

Nous sommes donc , par rapport à l'argent, sur le point d'entrer en guerre , avec 80 millions sterl. de dettes , & 2750000 l. st. pour les dépenses de l'année , & la fa-

culté de nous endetter encore plus , contre une nation qui ne leve que 15 millions ft. par an environ , & à qui il est impossible de s'endetter , parce qu'elle ne trouveroit point de prêteurs.

Enfin nous avons un grand nombre de vaisseaux. Les François ont plus de cavalerie & d'infanterie : & quant à l'argent, nous nous sommes expliqués assez clairement.

» Au surplus cet *ancien Pi-*
 » *stol* a dit : Qu'est-ce que l'ar-
 » gent ? De la poussière. »

Les richesses tiennent une ame noble dans les fers ; elles énervent le courage , & ne servent à rien de plus.

Qu'a-t'on affaire d'argent ? s'ils sont plus riches que nous, nous sommes plus forts qu'eux : voilà les discours ordinaires. Il est visible qu'une guerre va faire régner sur nous la sagesse de Caton. La pauvreté , qui est la mere & la nourrice de toutes les vertus, deviendra notre partage : nous deviendrons plus sçavans dans l'art de la guerre

par la pratique , & plus courageux par l'exercice de notre bravoure : nous ferons aussi des progrès considérables dans la patience; & nous pourrons aussi devenir les peuples les plus chastes de la terre ; car il faut que l'augmentation des taxes & la chute du commerce , détruisent l'hydre de la débauche , & *sine Cerere & Baccho friget Venus*. Comme les vertus abonderont chez nous , nous serons bien assurés du succès de nos armes sur mer. Nous

n'avons après cela qu'un petit accident à craindre. Si les François trouvent qu'ils sont de beaucoup trop foibles pour tenir la mer contre nous , ils feront peut-être assez poltrons pour rester dans leurs ports ; & que faire pour lors , si nous n'imaginons pas quelque nouvelle invention pour aller bloquer Paris avec nos escadres ? Mais quelque'un de ces grands projets qui abondent chez nous , nous rendra cette opération très-facile : ce

fera une bagatelle pour le philosophe *des roues larges*, de faire voguer une flotte sur le continent. Au reste, si l'exécution n'est pas heureuse, & qu'ils persistent à ne pas vouloir sortir de leurs ports, il leur fera au moins impossible de nous nuire. Mais, peut-être se joindront-ils aux Espagnols, pour les aider à attaquer Port-Mahon ou Gibraltar; car il y a des gens qui disent qu'une flotte de vaisseaux de guerre ne peut,

sur la Méditerranée , empêcher , en tems de calme , une flotte de débarquer sur les isles : les mêmes gens prétendent aussi que cela a été éprouvé par rapport à la Sicile en 1718 ; milord Torrington n'ayant pu empêcher l'armée du marquis de Lede de recevoir des secours. Peut-être aussi tenteront-ils une autre voie pour nous nuire , en marchant en Westphalie. Mais quoi ! s'ils s'avisent de cela , ne les en pourrions-nous

pas empêcher en donnant des subfides à toute l'Allemagne , & entr'autres au roi de Pruffe , fi nous pouvons l'accrocher ; à la Ruffie , à la Sardaigne , fans oublier la Turquie , pour empêcher que le fultan ne faffe diverfion en Ruffie & en Hongrie. Nous fommes riches ; ce ne fera qu'une bagatelle pour nous : le pis qui en puiffe arriver , fera d'emprunter 80 millions de plus à 5 p. $\frac{1}{2}$, & après la guerre de réduire les dettes à 1 $\frac{1}{2}$; & alors le

même fonds qui paye l'intérêt de 80 millions à 3 p. $\frac{6}{10}$, payera celui de 160 à 1 $\frac{1}{2}$.

Voilà qui est merveilleux. Si la France ne se contente pas de soutenir la guerre sur la mer seulement, & si elle la rend générale dans l'Europe, nous donnerons des subsides : la difficulté sera de les payer. Si nous envoyons des espèces d'ici, les remises de sommes aussi considérables épuiseront nos coffres ; & si l'argent qui circule (quatre-vingt millions de

papier), souffre trop de diminution , il y aura lieu de craindre qu'il ne se coagule dans sa circulation.

L'ancien Pistol a prouvé que nous pouvons avoir une quantité suffisante de papier qui , tandis qu'il circule , est de l'argent ; ainsi nous devons faire en sorte de l'entretenir dans cet état de circulation, & ne point l'exposer à s'arrêter en l'envoyant en espèces.

Il faut que les subsides pour la Prusse , pour la Russie ,

sie, & pour l'impératrice-reine, soient payés par les coffres; puisque la balance du commerce, à l'égard de ces puissances, est déjà contre nous: & il faudra que tout ce qu'elles pourront nous demander de plus, à quelque somme que cela se monte, leur soit payé en or & en argent, puisqu'elles n'ont pas besoin d'une plus grande quantité de nos marchandises, que celles qu'elles ont déjà: car si elles en avoient encore besoin, il n'y auroit

pas une balance contre nous. Le subside doit être égal au nombre de troupes avec lequel ils agissent contre la France ; car si ces puissances entrent en guerre à notre occasion , & non pas pour leur propre cause , elles s'attendront à être défrayées par nous. Le roi de Prusse ne peut, sans beaucoup de peine & d'économie, entretenir ses troupes dans ses propres états : il faut , pour qu'il entre en campagne avec le même nombre de troupes , qu'il

lui en coûte le double de ce qu'il lui en coûte pour les entretenir en tems de paix : ainsi , pour entrer en campagne avec cent mille hommes , il ne lui faut pas moins d'un million ft. par an. Dans la derniere guerre , il s'étoit rangé du côté de la France ; il s'est féparé d'elle , quand il l'a jugé à propos ; & il a rentré dans ses intérêts , si-tôt qu'il a jugé que c'étoit son avantage. Quelle fureté y a-t'il dans l'alliance d'un prince qui pense de cette façon ? On

ne peut pas compter sur un marché, tant que l'adjudication est ouverte au plus fort enchérisseur.

Il y a encore une petite difficulté par rapport à tous les engagements qu'on pourroit contracter avec ce prince : Il faut sçavoir si la cour de Vienne n'en feroit point offensée. Si jamais par la suite les cours de France & de Vienne s'unissoient, où en serions-nous ? Nous feroit-il possible, avec la Prusse & tous les protestans

d'Allemagne , de résister à une telle force ? C'est un coup que la cour de Rome médite depuis long-temps , & elle a proposé plus d'un expédient pour y réussir.

Si la Russie agit avec trente mille hommes , nous sçavons de quelle charge ont été pour nous les subsides que nous avons donnés à cette cour & à la cour de Vienne , pendant la dernière guerre ; nous sçavons qu'il nous a fallu lever 6000000 liv. st. , outre & par-dessus les taxes

des terres & du malt , & accroître la dette au-delà de cette somme en une seule année. Supposé qu'une nouvelle guerre nous obligât aux mêmes dépenses , combien de temps la soutiendrons-nous ? & quelles acquisitions en Amérique sont capables d'entrer en compensation ? N'achéterions nous pas , pour une moindre somme , Quebec & toutes les colonies Françaises de l'Amérique septentrionale ? Et si nos armes nous faisoient ces ac-

quisitions , est - il probable que nous puissions les garder ?

J'apprens que le magnanime Hurlothrumbo a levé cette difficulté. Il y a apparence qu'il a pris occasion d'écrire sur cette matiere , de l'objection faite dans un certain caffé (White) qu'une guerre sur mer avec la France , ne pouvoit pas être le sujet d'une gagûre , vu que nous avons beaucoup à perdre , & la France rien.

Par les loix équitables du

jeu , lorsqu'une décision est demandée , si un joueur ne peut pas gagner , il ne peut que perdre ; ainsi il n'y a pas de sujet de gagûre. Si nous battons la flotte Françoisè , nous ne pouvons pas poursuivre notre victoire ; la nôtre ne peut aller jusqu'à Paris : mais s'ils battent la nôtre , garre le chat. Il est donc évident qu'il n'y a pas de sujet de gagûre. Mais Hurlothrumbo , avec une merveilleuse sagacité , prouve que nous pouvons aussi bien ga-

gner que perdre. Pour soutenir cette opinion, l'héroïque Hurlothrumbo conduit nos armées à la victoire plus rapidement que celles de César dans le Pont : il chasse les François de l'Amérique septentrionale : il nous fait voir ensuite comment, après avoir ainsi expulsé les François du Canada & de tout le continent de l'Amérique, nous gagnerons assez de millions pour payer la dette nationale. Il y a, dit-il, plus d'Indiens cent fois autour du Ca-

138 LA VÉRITÉ

nada & du Mississipi , qu'autour de la Baie de Hudson. La compagnie gagne vingt liv. par an pour chaque Indien qui commerce avec elle : il suppose , par un calcul modéré, que les Indiens dont on aura fait acquisition , ne produisent que la moitié , c'est-à-dire , dix liv. st. chacun : il multiplie ensuite le profit de la compagnie de la Baie de Hudson par cinquante , & le produit fera les millions qu'il a promis.

Après qu'il vous aura ren-

des maîtres de Quebec, Cap-Breton , & de tous les lieux qu'occupent les François dans l'Amérique septentrionale, comme le Canada est un pays froid où les lacs & les rivières , cinq fois aussi larges que la Tamise , se gèlent en une nuit , & que la neige le couvre pendant tout l'hyver , sans aucun dégel ; Hurlothrumbo, par tendresse pour son armée victorieuse, la tire de ces climats glacés ; elle fond , sous ses ordres , comme un déluge , dans les

parties méridionales ; elle couvre les sables brûlans de la Floride ; de-là il la transporte à Cuba , & s'empare de cette île , d'Hispaniola & de Porto-Rico.

Ces conquêtes achevées , les avantages de la guerre se manifestent : outre les millions produits par les Indiens de l'Amérique septentrionale , non-seulement nous tirerons une pleine satisfaction des molestations des Espagnols , mais nous obligerons ces peuples fiers à nous

payer l'*indulto* qu'ils allouent au roi d'Espagne , pour faire venir les trésors dans le royaume.

Voilà , lecteur , sur quoi les clameurs pour la guerre sont appuyées ; vous voyez les surprenans avantages que doit procurer une guerre. Peut - être me ferez - vous l'honneur de croire que tout ceci est l'œuvre de ma fertile imagination. Rendez-moi plus de justice : je ne voudrois pas dérober au magnanime Hurllothrumbo une

découverte qui doit lui attirer tant de louanges.

La proposition que vous venez de voir , & qui est sans doute le fruit de beaucoup de profondes réflexions , a été imprimée dans le *Donneur d'avis* du mercredi 30 juillet 1755.

Il faut croire que ceux qui crient avec le plus de véhémence pour la guerre , le font par zèle pour sa majesté , la succession protestante & le bien public. Mais un meilleur moyen de mon-

trer mieux leur zèle , feroit de rendre à notre souverain le respect qui lui est dû , en attendant les délibérations de sa majesté, pour y coopérer lorsqu'il les aura déclarées ; & jusqu'à ce moment-là , de ne point se joindre à des clameurs qui ne servent qu'à troubler ceux qui tiennent le gouvernail. Un Terreneuvier revenoit à Londres avec un équipage nombreux ; il fut surpris par une tempête près de *Goodwins* , où il cherchoit à

faire de l'eau. La frayeur attirait en haut tous les passagers : leur empressement tumultueux, & leurs clameurs, qui venoient autant de crainte que de zèle, incommodoient si fort le pilote, qu'il ne sçavoit plus où il en étoit. Le capitaine, que le danger frappe, leur crie aussitôt : Au diable votre zèle ; sçavez-vous ce que vous faites de troubler ainsi le pilote, dans un orage pareil à celui-ci ? Il va appeler ceux dont il a besoin.

Pour

Pour les autres , je leur abandonne mes liqueurs ; qu'ils descendent, qu'ils s'enyvrent, & qu'ils aillent à tous les diables, plutôt que de troubler le pilote dans un moment où un mauvais coup de gouvernail nous enverroit tous au fond de la mer.



POST-SCRIPTUM.

J'APPRENS, pendant que j'ai encore la plume à la main, que l'assurance augmente, & qu'elle est déjà à 20 p. $\frac{0}{0}$ sur les vaisseaux des Indes occidentales qui reviennent en Angleterre. Le froment est déjà à 6 livres le *load* *. Les étoffes de laine & toutes les marchandises d'Angleterre, ne trouvent plus de débit : ce sont les

* Une charrette pleine.

effets des bruits de guerre. Les corsaires se préparent dans tous les ports de France & d'Angleterre. Si on leur permet d'agir, le commerce perdra son activité : Le négociant industrieux fera des achats & des payemens ; le corsaire achètera ses marchandises avec de la poudre & des boulets ; il vendra ensuite à meilleur marché que celui qui achete argent comptant ; & il dépensera le produit dans toutes les espèces de débauches. On dit

que les Hollandois ont abandonné les villes de la *barrière* ; ce qui donne lieu de croire qu'ils veulent se maintenir dans la neutralité , & tirer du commerce le profit qu'on y peut faire , lorsqu'on n'est pas astreint à l'assurance.



A P P E N D I X.

J'APPRENS avec le plus grand chagrin que les conjectures de la premiere édition de cet ouvrage n'ont été que trop vérifiées. Ce sont les cris de la nation qui ont précipité le major général Braddock dans sa ruine. Les instigateurs mirent la presse dans leurs intérêts ; & il leur plut ensuite de donner aux cris qu'ils avoient suscités & payés, le nom de *voix de la nation*.

N'est-ce pas exactement la même chose que l'expédition de M. Wentworth, dont il a été parlé plus haut ? Ceux qui, par leurs clameurs, ont poussé cet officier à cette maudite marche impraticable, n'en sont-ils pas responsables ? S'ils ont trouvé quelque amusement dans les mots plaisans qu'il leur a plu de répandre, les ombres de ceux dont les corps sont restés sur les bords de l'Ohio, ne peuvent-elles pas leur adresser cette plainte ? » Ce qui a été

un jeu pour vous , a été la «
mort pour nous. «

Qu'un gazettier , ou qu'un
bavard de caffè se représente
seulement que les corps de
plusieurs centaines de ses
compatriotes , dont il y en a
peut-être de sa connoissance,
sont à présent la proie des
loups ou des ours dans les
déserts de l'Amérique , parce
que ses cris , qu'il a joints à
ceux des autres , ont été cause
qu'on les y a envoyés. Mais
les instigateurs qui avoient
demandé des millions d'acres

de terrain dans l'Amérique ,
imputent le malheur de l'a-
venture au brave officier qui
étoit chargé de la conduite
de leur projet. Ils n'ont pas
de honte de publier que son
courage même étoit une fau-
te ; qu'il auroit dû s'arrêter ,
quand il eut appris que les
bois étoient bordés d'enne-
mis. Y a-t'il quelque reste de
pudeur dans des hommes ca-
pables de tenir un propos si
déraisonnable ? Le sens com-
mun de ceux qui les écoutent
en est révolté. Est-ce que

ces instigateurs eux-mêmes ,
& les gazettiers de l'Améri-
que septentrionale qui leur
font vendus , n'ont pas for-
cé le gouvernement à en-
voyer des troupes d'Europe
pour déloger les François
des postes qu'ils occupoient
sur l'Ohio ? N'est-ce pas dans
cette vue que le major géné-
ral Braddock y a été envoyé
avec deux régimens ? N'étoit-
il pas de son devoir d'obéir
à ces mêmes ordres que les
instigateurs , & les repré-
sentations de l'Amérique ,

lui avoient fait donner ?

Quelle a été la conduite du général Braddock ? Il a suivi ses ordres : il a traversé avec des peines infinies & toute la précaution possible, la plus grande partie des bois , où il a surmonté quantité de difficultés : après cela , trouvant une rase campagne aux Prairies , il s'y retranche , & y établit une place d'armes pour soutenir sa communication : il fait avancer les Indiens dans les bois , pour les reconnoître jusqu'au premier

poste des François : le 4 juillet , les Indiens sont repoussés , leur chef pris & traité avec toute sorte d'humanité par les François : le major général Braddock , pour reprendre cet avantage , marche en avant avec douze cent hommes : le 9 son avant-garde est attaquée ; il la soutient ; & , pendant qu'il s'efforce de regagner l'avantage , il reçoit le coup de la mort , & tout son monde est mis en déroute. Voilà le seul détail certain que nous ayons

eu de cette action ; & il est
suffisant pour faire voir que
les cris du peuple ont attiré
sur nous ce malheur.

Ce sont ces mêmes cris
qui ont été cause que nos
forces en Amérique, qui toutes
réunies , n'étoient que
suffisantes pour une grande
entreprise , ont été divisées
en trois différens corps ; &
par conséquent ils sont aussi
cause de la perte qui a été
faite sur l'Ohio.

Il n'est pas extraordinaire
que nos troupes aient été

battues dans l'endroit où elles étoient : mais il l'est très-fort qu'elles aient poussé si loin , & qu'elles n'aient pas été plutôt surprises , & mises en déroute , dans une si longue marche. Et si l'on considère combien de difficultés elles ont eu à surmonter après leur défaite , il paroîtra plus surprenant qu'il soit échappé quelqu'un dans une affaire où tout devoit périr.

Deux escadres , sous des amiraux & des commandans excellens , partent d'Angle-

terre ; l'une pour empêcher les François de faire passer des secours dans l'Amérique, & elle ne peut intercepter que deux vaisseaux de guerre ; le reste lui échappe ; les troupes débarquent dans le lieu de leur destination ; nous perdons un vaisseau de guerre à Halifax ; la maladie se met dans cette escadre, par le mauvais air de la fièvre dont étoient attaqués tous ceux qui dans les différens équipages avoient été forcés. L'autre escadre fçait qu'une par-

tie de l'escadre Françoisé est à Cadix ; elle prend ses mesures pour engager le combat sur sa route à Brest : l'escadre Françoisé met à la voile, prend un vaisseau de guerre Anglois, le *Blandford*, & le conduit à Brest.

Mais, dira-t'on, nos escadres ont fait quantité de prises : cela est vrai. Mais, repliquerai-je, payer des escadres pour faire des prises de vaisseaux marchands, n'est-ce pas ce qui s'appelle casser les vitres d'un homme

avec des guinées ? Ainsi a fini la campagne occasionnée par les cris de la nation : ce qui prouve que des flottes ne font point propres à bloquer des royaumes.

Je terminerai cet écrit par un avis que je donne à mes lecteurs, d'une tentative pour exciter une clameur populaire. Les gazettes Hollandoises, depuis quelque temps, ont hazardé des paragraphes pour nous fonder sur un secours Moscovite. Dans l'un, ils disent que nous devons
avoir

avoir une escadre Moscovi-
te pour garder notre canal,
quand nos escadres seront en
Amérique. Dans un autre,
ils disent que nous devons
donner aux Russiens 60000 l.
par an, & 500000 liv. lors-
qu'ils feront marcher 75000
hommes à notre secours.
C'est une proposition si sin-
guliere, que je suis persuadé
qu'elle ne peut partir que
d'un cerveau Hollandois,
ou Rusien. Aucun véritable
Anglois n'a assez peu de sen-
timent, pour souhaiter de

voir ses compatriotes sacrifiés pour des expéditions en Amérique , & la sécurité de la nation confiée à la garde d'une flotte d'un empire qui a déjà subjugué la moitié du monde ; & en lui payant encore 500000 liv. par an , somme que cette nation ne peut payer en espèces hors du royaume.

N'est-ce pas plutôt une tentative , par laquelle ils pouffent secrètement la France à faire la guerre , afin qu'on en vienne à les demander ?

Et s'ils étoient les maîtres de nos mers , n'iroient-ils pas jusqu'à lever sur nous , par autorité , ce que nous serions hors d'état de leur payer ? N'est-ce pas un traité de cette nature avec les Saxons , qui a fait la ruine des Bretons ? La proposition a si peu d'apparence de raison , que je n'aurois pas voulu en faire mention , si je ne l'eusse trouvée souvent répétée avec une forte d'emphase dans ces gazettes , du sein desquelles est parti le premier cri de la

164 LA VÉRITÉ RÉVÉLÉE.

guerre en Amérique , qui nous a été jusqu'à ce jour si fatal. J'ai rapporté ceci , pour que le lecteur soit prévenu , & qu'il ne se joigne point aux clameurs pour les subsides des Russiens , avant que cette matiere ait été prise en considération par nos supérieurs.

FIN.

